

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 45

Artikel: Lo caion a monsu Belia
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

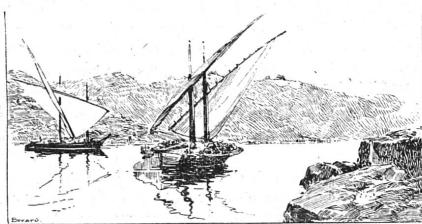
ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration,
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un spectacle peu banal (*J. Nel*). — **Lo Vilhio Dévesa :** Lo Caion à Monsu Belia (*Marc à Louis*). — Un livre de chez nous (*Maurice Porta*). — Le patois vaudois au Palais fédéral. — **FEUILLETON :** Fille des champs (*Dr Chatelain*).



UN SPECTACLE PEU BANAL.

N'ALLEZ pas croire que je veuille vous montrer une de ces merveilles qui éclosent chaque jour dans le cerveau d'un habitué de l'invention. Je me moque pas mal du temps présent et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux obsessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pouvait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes venues au marché se rembarquer sur un petit bateau, genre coche, je suis descendu à Ouchy. Il s'en est peut fallu que ce fut inutilement, car le départ ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision : pas d'heure fixe. Quand on est là, on part, voilà. Mais encore convient-il de se soustraire aux distractions et de ne pas aller attendre le bateau à un embarcadère qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a risqué l'apprendre à ses dépons. Déjà tout le monde avait pris place — pour cela il fallait se « cougner » un peu ; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles, faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en arrière. L'indécision des nautilons tenailla le cœur. Enfin, celui-ci se dégaggea ; quelques tours de machine en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses compagnes. Bientôt, le frêle esquif passa devant le *Bonvillard*, amarré au port, victime de cette satanée guerre qui inonda les puits miniers et fit rencherir, mais encore plus, comprimer les approvisionnements. Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors, comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une coche aux frères Traïne, qui transportaient aussi des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'avant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chapelets, et c'était un spectacle curieux pour nous autres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie. Personne n'eut plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en suivant des yeux les évolutions lentes de la petite maison flottante, qui — cela me parut bizarre — avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le lac était calme, l'air nébuleux ; plusieurs pêcheurs, sur leurs riquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'était plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de juillet et d'août se frayant un passage facile dans le glaive azur, sous un soleil étincelant et avec des accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour ravis des passagers pleins déjà de bien-être. C'était le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et pourtant, que de poésie dans cet élán des voyageuses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle, et s'en retournaient le soir chez elles avec le sentiment du devoir accompli. L'air du lac est tonique, mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, toujours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désillusion : Au lieu de la coche qui mettait deux heures pour faire la traversée, voilà que du canot des Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonctionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus qu'un point noir qui court sur la surface du Léman, toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simplement.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères traditions et tout le monde. Voile et moteur, que voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention, quand il y aura un grain et de la vague.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y en avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'*Isabelle*, neuf sur le *Trèfle-à-quatre*. Et comme pour faire plaisir au vieux pirate que je suis d'une génération en train de disparaître, mais qui revit ses premières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait des rameurs. Un point, c'est tout. *J. Nel.*

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour vous marier avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X. gémit-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune.



LO CAION A MONSU BELIA

TTIUTA-VAI, Monsu Bâodérón.

— Qu'est-ce que lâi a, Monsu lo régent ?

— Lo caion que l'ê élevâ — m'a bailli mom de cousin que mè z'êcouli — eh bin ! ellî caion l'ê biau quemet 'na damuzalla et asse gras qu'on tasson. L'ê lo momeint de lo tyâ.

— L'ê veré, Monsu lo régent, l'ê on biau caion !

— Adan, Monsu Bâodérón, quemet l'ê vo que vo z'ite de tia-caion, vigno vo demandâ quand l'ê que porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrá, Monsu lo régent.

Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Beliâ, fut on loquenet à ruminâ oquie et fâ dinse :

— L'ê que, Monsu Bâodérón, lâi a oquie que mè grâve. Dâi mouf de dzein de Velâ m'ant bailli de lau caion quand fassant boutseri. Adan su dobedzi assebin de lau z'ein rebailli dau min. Et l'ê pouâre que m'ein reste rein. Lâi arâi-te pas on moyan, vo que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mè que lo diabillio, lâi arâi-te pas on moyan pou... pou..

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.

— N'ein sé rein.

— Foudrài pe-tître mî rebailli, Monsu lo régent.

— L'ê que... Monsu Bâodérón. L'ê bin su que l'affré l'âodrâi mi se n'êté pas d'obedzi de rebailli. Se vo mè trovâ on remido, vo baillo on écu nâovo.

Et lo père Bâodérón sè met à clouure on bocon sé petit get de founinne, preind la pice, et sè met à ruminâ, ruminâ. Lo tourne sarâi tseza dè coûte li que l'arâi pas oïu, tant l'êtai ein train de peinsâ cain de-dein, ellî vilhio guieus de père Bâodérón. Dâi momeint, on vayâi que sè sorezâi. Tot d'on coup ie dit :

— Lâi a on moyan, rein que ion !

— Lo quin è-te ?

— Vo faut fére acrère âi dzein qu'on vo z'a robâ vóutron caion, Monsu lo régent.

— Et pu ?

— Et pu ! L'âodrâi vo lo tyâ de né. Nion vâo rein oûre, et pu, lo leindémâ, vo bramerâ bin fê : « M'ant robâ mon caion ! » Vo garanto que l'affré vâo bin djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Le fâ âo boutsi :

— Adam, quinta né voliâi-vo lo fotre bas ?

— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri. Preparâ tot cein que faut, lè tehôu, lè tsevelhie, lè fonct et tot lo bataclian. Dan à déman né, vê onj'hâore.

— A déman né, père Bâodérón. Sebahia, tot parâi, se lè dzein vant mè crêre quand lau deri que m'ant robâ mon caion ?

— L'ê bin su, monsu lo régent. Allâ pi !

Monsu Beliâ s'ein va tot bounameint et tot dzoiau, tandu que lo père Bâodérón sè maillive de rire et préparâ sè conti po la boutseri.

La né l'êtai arrevaïe. Lo régent vint guegnî oncora on iâdzo son bétion, et pu s'allâ reduire, bin conteint dan moyan âo père Bâodérón.

Mâ, om'n'hâore apri, lo père Bâodérón, soi à catson de son ottô, avoné on battéran, abvôr la porta de l'êtrabillo âo régent et l'eintre dedein sein fêre lo meindro détertin.

Onn'hâora aprî lo cafon ào régent étai peindu dein on bocon de cagnâ que lo père Bâodérion l'avâi dein sa carrière et iò nion sarâi venu lo queri.

...Lo leindémâ matin, lo père Bâodérion trézâi lo fêmé et lo bêruettâve quand vaitec lo régent Beliâ que vint vers li, tot moindro, tot biévo, tot fliappi et prêt à plliorâ.

— Père Bâodérion ! Père Bâodérion ! que fâ.

— Mâ ! Monsu lo régent, que lâi a-te ?

— Lâi a que... mon cafon...

— L'è crevâ ? Vo lâi trovâ étais su la paille ?

— Diabe lo pas. Mon cafon... mon poûro cafon ! mè l'ant robâ !

Lo père Bâodérion fâ seimblant d'être tant ébahia que laisse tsezi sa bérueuta. Mâ se met à rire et fâ :

— L'è bin dinse que faut dere. Dite adî dinse, Monsu lo régent. Lè dzein vo crairant. Lo vo garanto.

— M'einlevâ se n'è pas la veretâ ! M'ant robâ mon cafon sta nê.

— Eh ! quemet vo séde bin dere ! Vo z'ite on tot fin. Redite-lo onco on iadzo, mâ adrâi fê, qu'on l'ouïe dein tot lo velâdro.

— N'è pas onna dzanlye. M'ant robâ mon cafon !

— Dite adî dinse. On pâo pas dere mi. Lè dzein sant dobedzî de vo crêre. N'aré jamais cru que vo satsi asse bin dessuvî cli qu'à étai robâ !

...Et du adam, quand l'è qu'on dèvese avoué Bâodérion de Monsu Beliâ, manque jamâ de dere :

— Monsu lo régent, l'è on tot malin coo. Et bon po dessuvî !

Marc à Louis, du Conteur.

Le gendre idéal. — M. Y. reçoit la visite d'un sympathique jeune homme qui lui demande la main de sa fille.

— Puisque vous aimez Gertrude et qu'elle vous paie de retour, je ne veux pas contrarier vos vœux, soupire M. Y. Quand les oisillons sentent pousser leurs ailes, il est tout naturel qu'ils quittent le nid paternel pour aller en bâtir un de leur côté. Tout de même, il me sera bien pénible de voir ma fille prendre sa voile.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond le soupirant, votre nid a l'air spacieux. Nous y pouvons tenir tous. Pour vous être agréable, je m'en accommoderai.



UN LIVRE DE CHEZ NOUS.¹

Ly a deux publiés, le «grand» et le «petit». Le grand public, c'est «Monsieur tout le monde»; aussi bien son opinion, son jugement, sont-ils en maigre estime chez les gens dits cultivés, le «petit» public. Ceux-ci regardent de haut Monsieur tout le monde et lui contestent toute compétence en matière d'art et de littérature. Mais ce dernier se moque comme un poisson d'une pomme de ce dédain. Une œuvre lui plaît ou ne lui plaît pas, tout simplement. Il ne cherche pas la petite bête. Et quand une œuvre lui plaît, il ne cache pas son sentiment; auquel il sait rester fidèle. C'est le succès.

Le petit public, lui, est beaucoup plus circonspect dans l'expression de son opinion. On dirait même qu'il se défend contre une satisfaction possible. On ne sait jamais au juste ce qu'il pense ni s'il est bien sincère dans son jugement. S'il loue, il dose parcellièrement son compliment. Il y met, en revanche, moins de modération lorsqu'il critique. Quant à la fidélité, il ne faut guère la lui demander; il se borne à «prendre acte». Il importe surtout à sa réputation d'homme «cultivé» qu'il ait lu, à leur sortie de presse, le dernier article du chroniqueur à la mode et le dernier livre paru, comme aussi qu'il ait vu, à la première, la pièce nouvelle. C'est une question de répertoire à tenir au jour le jour. Et puis il faut qu'il puisse dire son avis dans les paroltes quotidiennes.

Il est très rare que les jugements du grand public et ceux du petit public concordent. Ce dernier, du reste, n'y tient guère; ce lui serait presque un affront.

¹ Maurice Porta. *Nous, pendant ce temps...* Payot et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève.

Pourtant, il est des exceptions. Justement, M. Porta est l'heureux bénéficiaire de l'une d'elles. C'est un éloge qui a son prix. Les articles de M. Porta sont également lus et goûts par les intellectuels et par ceux qui ne prétendent nullement à ce titre. Il y a plusieurs raisons à ce double succès. D'abord, M. Porta parle surtout de choses de chez nous; or tous nous aimons assez qu'on nous entretienne de gens et de choses qui nous sont familiers. On s'y retrouve mieux. Ensuite, dans le style de M. Porta, l'originalité n'est pas acquise au prix de la clarté ni de la simplicité. Il semble, au contraire, qu'il ait horreur de la recherche, du mot «rare», du mot à effet. Il écrit une langue appropriée au sujet choisi, à la fois élégante et solide, souvent très savoureuse, toujours franche; enfin, quoi, une langue que tout le monde comprend. Les images, les comparaisons, les rapprochements sont frappants de vérité, parce que l'auteur est doué d'un remarquable don d'observation, parce qu'il voit juste et que ses qualités d'imagination ne sont pas déformées; elles sont restées nature.

Et puis, tous ces articles sont empreints d'un optimisme bienveillant, d'une saine philosophie, discrètement assaillonnés de l'esprit voulu.

Voilà pourquoi les nombreux lecteurs de M. Porta se félicitent qu'il ait eu l'excellente idée de nouer sa gerbe. Ils auront bientôt tous — s'ils ne l'ont déjà ? — ce recueil sur leur table et ils y reviendront souvent. Le journal passe, le livre reste.

Après tout, peut-on mieux juger d'une chose qu'en y goûtant. Lisez donc un extrait du livre : *Nous, pendant ce temps...*

Mais avant cela, écoutez donc le souhait par lequel M. Porta termine l'avant-propos de son livre. Il vous dira ce que vous trouverez dans celui-ci :

« J'aimerais que mes concitoyens retrouvent dans ces pages un peu de cette époque dont nous sortons et qui est à jamais finie, espérons-le. Un peu de notre coin de pays pendant la guerre. Et un peu de notre coin de pays tout court. »

J. M.

La grande route.

Je me figure un aviateur, parti d'une terre inconnue, et qui viendrait reconnaître la nôtre. A mesure qu'il approcherait, par les vertigineux espaces, des formes et des couleurs se précisaient à ses yeux. Et puis, soudain, il aurait un frisson d'aise, ou peut-être de crainte. Sa jumelle lui aurait permis de reconnaître, sinuant par les pays, d'interminables rubans jaunes : nos routes.

Les routes, réseau obstiné et tenu, sont posées à plat sur le monde, comme une toile d'araignée sur une fourmilière. Infatigables, elles font des hâches claires dans les paysages. Plus nombreuses et de plus haute noblesse que les voies de chemin de fer, leurs cadettes galonnées et fiévreuses, elles, dont la naissance se perd dans la nuit brumeuse des siècles, elles ont, depuis toujours, marqué l'emprise de l'homme sur la nature. Plus que n'importe quoi d'autre, elles sont sa marque, sa signature, son sceau. Plus que les monuments, que les champs cultivés, que les habitations même. Où l'homme a vécu, la route longtemps subsiste, qu'il a taillée («rupta», en latin : «tranchée»), dans le roc parfois, à la sueur de son corps. Elle est son premier signe, et le plus durable. Que nous ont laissé les Romains, en fait de souvenirs concrets, et à part quelques pierres cailloux rongés qu'on explique dans les musées ? Leurs fameuses voies romaines, creusées pour les siècles, et dont notre calcaire du Jura, à tant d'endroits, a gardé l'empreinte.

D'un pays nouveau, quand les routes durables sont construites, la conquête est à moitié assurée. C'est la pelle qui, peu à peu, civilise le monde et contraint à l'ordre les contrées rebelles. Les bons officiers coloniaux, comme l'a prouvé le Maroc, par exemple, sont, pour un bon tiers, des pionniers, au sens propre.

La piste, puis le chemin, puis la route. Et le degré de culture d'un peuple se peut mesurer à l'étape qu'il a atteinte, dans ce domaine. Telles communautés, qui redoutent la halte prolongée, en sont restées à la piste. Quand une race en est à la route, c'est que le pays lui convient, et qu'elle entend bien y rester.

Tels hommes, pourrait-on dire, telles routes. La nature, bien entendu, la contexture du sol, d'autres circonstances encore, ont leur mot à dire; en fin de compte et tout de même, le caractère des habitants reste bien l'argument souverain. Aux uns, il faut des voies droites, le passage le plus rapide possible d'un point à un autre, de longues chaussées impeccables

et rigides, un tracé géométrique, avec les bornes de kilomètres et des poteaux indicateurs de tout ce qu'on va rencontrer, comme le report scrupuleux, sur le terrain vivant, d'une carte d'état-major. L'utilie, sans plus. Et puis, nos voisins de Savoie ont des chemins «petit bonheur», si je puis dire, qui vont et reviennent, qui font un détour parce que c'est plus joli ici que là; ils semblent qu'ils ne tiennent vraiment qu'à vous faire faire le tour du propriétaire, sans intention bien marquée de vous conduire à tel village plutôt qu'à tel autre. En fin de compte, vous arrivez tout de même, c'est sûr; seulement, vous avez abondamment musé en route. Ce sont là chemins que les auto-ignorant, si pressés de rejoindre l'hôtel, mais que les piétons savourent.

Le sentier de la ferme s'élargit pour le bourg, et devient route en continuant vers le chef-lieu. Voyez la chaussée se rapprocher de la grande ville; dès la banlieue, elle se soigne, se bichonne, s'aristocratise, comme une dame qui se met de la poudre avant de sonner chez son amie. Elle se guinde pour ressembler aux rues, qui l'attendent, là-bas, et la continuent. Elle se goudronne, se pare de reverberes, de trottoirs.

La vie de la route, du reste, et sur toute sa longueur, est une toilette incessante. Chaque printemps, l'homme doit la reconquérir sur l'hiver en retraite, qui recouvrail et noyait tout; chaque automne, il la fortifie contre la mauvaise saison menaçante. Il sait que, s'il l'abandonnait à elle-même, elle ferait bien de retourner à la nature, qui la guette, de devenir un de ces jolis chemins désaffectés qu'envalisent les mousses et les herbes folles, les transformant si vite, si vite !

La route, c'est la grande voie de la civilisation, comme les fleuves, les canaux, la mer. Ses bateaux, ce sont les véhicules de tous genres qui circulent sur elle. Elle a ses lourdes barques, qui sont les chariots et les camions; ses contre-torpilleurs et ses «racers», qui sont les autos rapides. Et puis, comme le Sahara a le chameau, comme l'Alpe a le mulet, elle a son animal à elle, le cheval; des bêtes que nous avons prises à notre service, chacune ainsi à son domaine.

De même qu'il y a les choses et les gens de la mer, il y a les gens et les choses de la grande route. D'abord, ceux qui vivent d'elle, et sur elle, et pour elle uniquement : les cantonniers et autres fonctionnaires voués à son spécial service. Puis, les passants occasionnels, comme vous et moi. Nous autres, nous usons d'elle par intermittences; elle a, par ailleurs, son vrai peuple : les rouliers, les charreteries et autres pilotes ou capitaines de tous véhicules, qui lui sont ce que les matelots sont à l'océan. Elle a aussi l'humanité internationale qui habite les vastes limousines étincelantes, entre deux transatlantiques et deux palaces. Elle a surtout les bohémiens et rôdeurs de tous poils, trimardiers ou corsaires, chercheurs de pays ou d'aventures, ennemis du travail qui courbe les reins, amoureux des nuits claires et des libres talus. De tous ceux-là, qui sont ses fils fervents et ses科学者, elle est la seule vraie patrie. Elle a enfin, hélas ! aux époques sinistres où les canons grondent, où les villages en feu ponctuent les ténèbres, de lamentables hordes en déroute, des enfants, des vieux, des éclopés navrants qui se confient à elle, et qui, en longues files chancelantes, fuient vers ailleurs...

Comme la mer, comme les fleuves petits et grands, elle a ses riverains. Les villages s'allongent, à son passage, comme sur une côte. Aux carrefours, bourgs et maisons se groupent, ainsi qu'il en va aux conflents d'importantes rivières; on dirait des oasis, échelonnées au long d'une piste. Et les auberges, semblables à des repaires de naufrageurs qui se seraient mués en asiles, ouvrent leurs portes accueillantes, se tendent vers le passant de toutes les convoitises qu'elles promettent de satisfaire, et sont là qui vivent, des centaines, des milliers, de ce tribut prélevé sur le pèlerin de la route.

Alors que tout, en nos contrées, est propriété particulière réduite en mille fragments, la route reste indivise et commune, égale à tous, comme l'océan. Elle appartient à l'Etat; plus justement, elle n'est à personne. Ses talus, souvenirs de l'«Allmend» de jadis, verdoyent encore, fraternellement pour les haridelles des ambulants, pour le sommeil des heimatlosen, et pour la pauvresse en haillons, qui y fait brouter sa chèvre.

L'administration a voulu la beauté de la route. Elle l'a bordée, sagelement, d'arbres administratifs,